

Juan Emar, au pays des licornes

Jacques Leenhardt

Qu'une édition scientifique porte sur l'œuvre encore largement inédite d'un écrivain, s'appelât-il Alvaro Yanez, fils d'Eliodoro Yanez qui faillit être président de la république chilienne avant de se retrouver exilé, qu'une édition scientifique en un mot porte sur l'œuvre littéraire de celui qu'on appelait Pilo mais qui se fit appeler Juan Emar, voilà qui pourrait surprendre un esprit superficiel. N'est-il pas de coutume en effet que les papiers dispersés d'un écrivain passent d'abord par les étapes successives de la reconnaissance littéraire, deviennent peu à peu un objet d'étude académique, soient complétés par des découvertes érudites, augmentés et retravaillés jusqu'au jour où, après tant de vicissitudes, celle qu'on appelle désormais « l'œuvre de... » ait le droit enfin, comme une jeune fille nimbée de candeur et préparée de longue date pour ses noces, de franchir le pas ultime et prétendre à l'édition critique, savante et définitive.

Il est cependant en quelque sorte normal que tout ordre ait été placé cul par dessus tête. Car avec Juan Emar, l'ici et l'ailleurs, l'hier et le maintenant, arrachés à leurs supports traditionnels, à travers lesquels se construit l'ordre qui domine la géographie, le politique et le roman traditionnel, dérivent. D'ouest en est, du Chili en France, du discours établi dès l'enfance dans l'échange familial aux écrits d'avant-garde, de l'œuvre publiée à cette autre partie qu'il ne livrera à l'impression qu'après sa mort, Juan Emar défie un monde qui se ment à lui-même à force de rester confit dans ses modes caducs de représentation.

C'est pourquoi la question de l'art, de la littérature ou de la musique est pour lui de la dernière importance. Ces domaines de la culture sont les seuls, il en est persuadé, où contre l'ordre établi une expérimentation est possible, et celle-ci doit porter d'abord sur le langage et sur la trame du récit qui est comme

la grammaire de la vie. On ne reféra sans doute pas –Emar le sait– le discours biographique dont la routine bien établie me fait naître à telle heure, en tel lieu, fils d'une telle et d'un tel. Du moins peut-on éviter de le répéter comme l'enfant sa berceuse. « Je naquis le... ».

Breton disait, pour brocarder cette littérature moribonde : jamais je n'écrirai : « La marquise sortit à cinq heures... ». Il pensait que ces entrées en matière assurent par elles-mêmes l'échec de l'acte d'écriture pour autant qu'il se conçoit comme une quête de la vérité. Le paradigme narratif qu'elles installent empêche qu'apparaisse jamais ce qui n'a pas été prévu, écrit et réécrit à satiété de toute éternité romanesque. Nulle nouveauté ne germera de ces vieux artifices, telle est la conviction d'Emar lorsqu'il laisse derrière lui, à l'instar de Rimbaud, le port de Valparaiso aux vieux pontons.

Plutôt que de se plier aux règles d'un monde culturel, mais aussi social et politique, sans espoir de régénération, Emar écrira donc des récits échevelés, forgera des situations cocasses à la Lautréamont, fréquentera les licornes de préférence aux boutiquiers, les cimetières aux douloureuses chansons plutôt que les couloirs de l'Académie. Mais ce dédain actif, cette verve prosélyte en faveur des formes les plus inacceptables de l'art, cette imagination sans bornes qui dérange et inquiète, Juan Emar n'en fera pas une vaine gesticulation sociale. Il la consignera dans l'espace secret et intermédiaire de l'écriture, dans les limbes d'un monde possible qu'il entrevoit la plume à la main, sur le seuil toujours mouvant de ses textes. Il y aménagea sans doute ce qu'on pourrait appeler une troisième dimension de la pensée, l'espace du double ailleurs que lui avaient fait découvrir ses exils successifs. C'est de cet espace intempêtif qu'il nous fait signe, et c'est de cette dimension inhabituelle de l'expérience littéraire que le paradoxe de cette édition savante tire toute sa légitimité.

Car il faut bien l'avouer : rares sont ceux qui avaient accepté jusque là de suivre Emar sur la route qu'il s'était tracée, qu'il avait ouverte pour les esprits aventureux qu'il conviait à sa table d'écriture. Dans cette espérance attentive, il resta solitaire. Il mourut..., loin de son pays physique et loin des récompenses symboliques de la Littérature. « Il mourut... » : ainsi, comme pour tout un chacun, se referme derrière lui le récit de sa biographie officielle.

Et voilà que le temps a passé, que les avant-gardes sont devenues historiques, ce qui veut dire aussi qu'à leur tour elles sont mortes. Et voici que le savoir revient sur cette fulgurance qui s'éteignit, quelque part entre Santiago et Paris, déjà jadis, hier. Alors une autre vie s'ouvrit peut-être pour Emar, dans la quatrième dimension de l'existence et de l'écriture dont il avait toujours rêvé pour sa biographie. Désormais, grâce au travail sévère et attentif des savants, il prend finalement place dans l'Histoire.

S'agit-il bien de cette même histoire, celle qu'il voulait faire et écrire, celle qu'il a contribué à façonner et à orienter à sa modeste place ? Est-ce bien la

même qui l'accueille aujourd'hui, alors qu'elle feignit si longtemps de ne pas l'avoir vu passer, légèrement à l'écart des rangs bien alignés de la bienpensance, avec son bonnet à grelots et ses mots inquiétants ? Les appareils critiques sont là pour répondre à ce genre de question.

Toutefois on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve et la violence des mots elle aussi a son heure. Emar le savait, mais cela ne l'empêchait pas d'avoir pour la littérature une ambition qui dépasse les troubles momentanés qu'elle est parfois capable de produire dans le cours trop lisse de la culture. Pour les esprits vraiment attentifs auxquels il s'adressait, l'heure de la littérature peut sonner à tout moment, car plus profondément que sa surface visible et imprimée, par en-dessous des mots, elle est un don absolu qui s'échange.

Ayer, entre las 4 y 5 de la tarde, en el sector comprendido al N. por la calle los Perales, al S. por Tajamar, al 3^E. por la calle del Rey y al O. por la del Macetero Blanco, perdí mis mejores ideas y mis más puras intenciones, es decir mi personalidad de hombre. Daré magnífica gratificación a quien la encuentre y la traiga a mi domicilio, calle de la Nevada, 101. (Juan Emar, El Unicornio, p. 340)

Cet avis singulier que fit publier Desiderio Longotoma le bien nommé dans tous les journaux de la ville rappelle à tout lecteur à venir que l'échange infini des rêves que promet la littérature vaut, pour toujours, une récompense magnifique.